

Notes de recherche sur les relations entre Français et immigrés à l'usine et dans le quartier

In: Genèses, 30, 1998. pp. 101-121.

Citer ce document / Cite this document :

Beaud Stéphane, Pialoux Michel. Notes de recherche sur les relations entre Français et immigrés à l'usine et dans le quartier.
In: Genèses, 30, 1998. pp. 101-121.

doi : 10.3406/genes.1998.1498

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1998_num_30_1_1498

Résumé

■ -, Stéphane Beaud, Michel Pialoux: Notes de recherche sur les relations entre Français et immigrés à l'usine et dans le quartier < Cet article à caractère exploratoire, vise, à partir d'une longue enquête de terrain en milieu ouvrier, à analyser les différentes formes que prennent aujourd'hui les relations entre Français et immigrés, à l'usine et dans le quartier." Loin d'autonomiser la question; du « racisme », les auteurs cherchent à montrer, matériel de terrain à l'appui, que les attitudes racistes en milieu populaire sont profondément enracinées dans les conditions matérielles d'existence, à l'usine (exacerbation des luttes de concurrence dans les ateliers d'OS dans un contexte de «vulnérabilité de masse») comme dans les quartiers ouvriers. Leur analyse les conduit à considérer que ce qui est au coeur de la question du racisme aujourd'hui, c'est le grippage du système de promotion, ouvrière et notamment la déception grandissante vis-à-vis de l'école. .

Abstract

Stéphane Beaud, Michel Pialoux: Notes on the Relations between French and Immigrants at Work and the Neighbourhood. Can one infer the existence of worker "racism" from the rise of the working-class vote in favour of the National Front? This article is based on a long survey in : the field carried out among workers- in a long-standing industrial region of France. It seeks to analyse the various types of relationships between French and immigrant workers in the factory and in the neighbourhood. Based on interviews and observations, the authors try to show that racist attitudes within working-class populations - it is - their specific -feature - are profoundly rooted, in the material living conditions, both at the factory (exacerbated competitive struggles within workshops employing unskilled workers in a content of « mass vulnerability») and in council ; housing neighbourhoods. Their analysis leads to the conclusion . that the question of worker racism cannot be dealt with as an autonomous phenomenon. On the contrary, it must be constantly viewed within- the larger framework of the current transformations of the worker, group, particularly the jammed : system of professional promotion and growing disappointment with the school system.

NOTES

DE RECHERCHE

SUR LES RELATIONS

ENTRE FRANÇAIS

ET IMMIGRÉS

À L'USINE ET

DANS LE QUARTIER¹

Stéphane Beaud,
Michel Pialoux

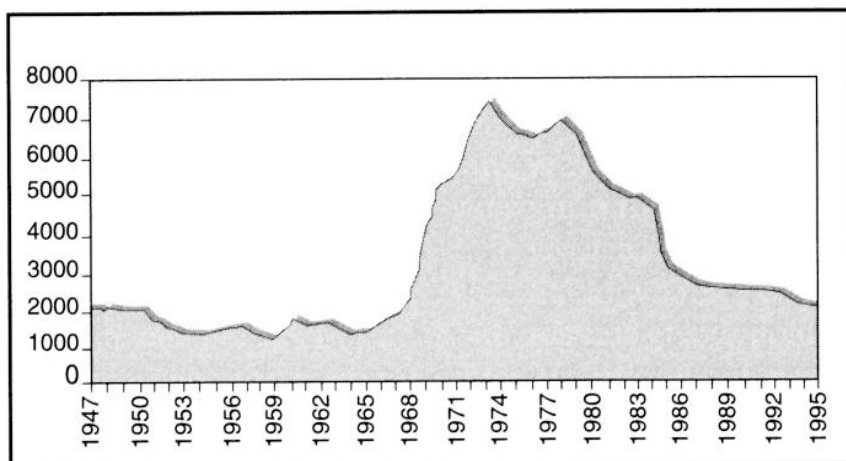
Si la montée du vote ouvrier en faveur du Front National et l'enracinement durable d'un certain nombre de thèmes de campagne frontistes – notamment celui de la « préférence nationale » – dans les milieux populaires sont l'occasion d'un regain d'intérêt pour le monde ouvrier, on peut toutefois craindre que cette redécouverte d'un objet de recherche, largement oublié dans les années quatre-vingt, prenne pour l'essentiel la forme de la dénonciation, plus ou moins euphémisée, d'un « racisme » ouvrier. Les « politologues », mobilisés à la fois pour mesurer l'étendue du phénomène et établir un diagnostic, font usage de concepts – « populisme », « gauchisme », « anomie urbaine »... – flous et contestables. Les sociologues des mouvements sociaux souhaitent, eux, « lever le tabou » du racisme à l'usine². Les ouvriers risquent alors collectivement d'être transformés en responsables, voire en boucs émissaires, de la progression du lepénisme dans la société française. Sans qu'on soit pour autant amené à nier l'importance des tensions racistes dans les milieux populaires, ne faut-il pas commencer par décrire le fonds structurel sur lequel se détachent les relations ouvriers français/immigrés aujourd'hui, c'est-à-dire le contexte de « vulnérabilité de masse » dont parle Robert Castel, les transformations du rapport au travail et à l'avenir, la diminution des espoirs

1. Voir aussi, Stéphane Beaud et Michel Pialoux, « Le vote ouvrier FN et l'exacerbation des luttes de concurrence », *Politique la Revue* n° 4, avril-juin 1997.

2. Voir l'enquête de Philippe Bataille et du CADIS, « le racisme dans le monde du travail », *Esprit*, mai 1997, pp. 108-126. Au moment où nous terminons cet article (septembre 1997), nous n'avons pas pu prendre connaissance de son livre *Le Racisme au travail*, Paris, La Découverte, 1997.

de promotion (pour soi et pour ses enfants), la hantise du déclassement social ?

En nous appuyant sur les résultats d'une enquête monographique qui a pris souvent l'aspect d'une recherche ethnographique, on va proposer ici quelques hypothèses de recherche. Rappelons d'abord que les attitudes racistes en milieu populaire – c'est leur grande spécificité – sont profondément enracinées dans les conditions matérielles d'existence. À l'usine, leur analyse ne peut pas être dissociée de celle des conditions sociales de réalisation du travail ouvrier (étudiées autant que possible de manière ethnographique). Ainsi nous commenterons, dans un premier temps, le récit de l'itinéraire professionnel d'un immigré marocain de l'usine de Sochaux. Travail microsociologique, si l'on veut, dont la principale vertu est de faire sentir la complexité des relations sociales dans les ateliers et de contextualiser précisément les attitudes ou propos racistes. En effet seule la restitution détaillée de ce contexte permet d'éviter le piège de la surinterprétation et l'étiquetage comme racistes des moindres propos visant les immigrés. Ensuite, comme il n'y a aucune raison de privilégier l'espace de l'entreprise, le sociologue doit aussi analyser la manière dont les transformations sociales (qui ont leur dynamique propre) se développent hors de l'usine, notamment à l'école et dans les quartiers populaires, et la façon dont elles interagissent sur celles qui se développent dans les entreprises. Les observations répétées, menées dans la sphère du hors-travail, permettent de montrer qu'au cœur de la question du racisme se tient le grippage du système de promotion ouvrière, promotion des parents et surtout des enfants, et donc la déception grandissante vis-à-vis de l'école.



Évolution de l'effectif étranger à l'usine de Sochaux

La concurrence autour des postes de travail: jalousies et racisme

La perspective ethnographique que nous adoptons ici pour comprendre la nature des relations entre Français et immigrés au travail, nous invite à prêter une attention particulière aux «histoires d'atelier» – liées aux questions de postes de travail, de promotion, de petites primes, de points de classifications – et aux «histoires individuelles», notamment d'immigrés qui, principales victimes du racisme, sont le plus souvent traités comme des sans-voix. On a donc choisi d'analyser en détail un entretien avec un ouvrier immigré de l'usine³: Driss, Marocain d'environ 50 ans. L'entretien a eu lieu dans le jardin attenant à la maison de Christian (Corouge). Driss est entré chez Peugeot à Sochaux en 1969 après avoir travaillé dans plusieurs usines au Maroc. Il a été OS plus de vingt ans dans l'atelier de garniture (800 salariés), un des quatre ateliers de carrosserie de l'usine de Sochaux. À la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, il a, en même temps que Christian alors délégué CGT, travaillé aux carrousels, là où les ouvriers installent les sièges des voitures. Ils en gardent une profonde amitié l'un pour l'autre⁴. C'est à la demande de Christian, en qui il a toute confiance, qu'il est venu s'entretenir avec l'un d'entre nous.

Les propos de Driss ne viennent pas en réponse à une interrogation directe sur le racisme mais son récit est pourtant traversé de part en part par cette question: c'est que les avanies et les insultes racistes sont entièrement *prises* dans la lutte que Driss, comme tous les ouvriers de chaîne, mène pour trouver un «bon» poste ou échapper aux plus mauvais. Dans cet atelier, le travail de montage des sièges qui se faisait sur carrousel a été remplacé, au cours de ces dernières années, par du travail sur tables qui, aux yeux de la plupart des ouvriers, est moins dur. Après avoir très longtemps travaillé en chaîne – avec la pince-agrafeuse, l'outil par excellence du garnisseur – Driss a été affecté depuis trois ans à un poste *hors-chaîne* réputé peu pénible mais qui exige encore un gros effort physique. Il a eu beaucoup de mal à se faire à ce nouveau travail qui demande un important effort de mémorisation. Aujourd'hui, il se montre satisfait de sa position professionnelle même s'il n'a dû ce poste qu'à son mauvais état de santé. Aux carrousels, il ne pouvait plus tenir, souffrant de plus en plus des maladies professionnelles des garnisseurs (formes aiguës de tendinite, hernies,

3. Aujourd'hui, à Sochaux, à la différence d'Aulnay ou Flins où plus de la moitié des opérateurs sur les lignes de montage sont des travailleurs immigrés, le nombre d'immigrés est moindre (environ 9% de l'effectif ouvrier). D'une part, ces immigrés sont presque tous «vieux» (entre 45 et 56 ans) et, d'autre part, ils ont vieilli avec leurs «collègues» français, ont vécu de la même manière la «modernisation». Les immigrés sont très rarement «montés» dans l'entreprise: ils sont restés pour la plupart ouvriers de base, concentrés dans les ateliers de montage, sur des postes «durs» et avec des faibles salaires.

4. Christian a quitté l'atelier de garniture après 1985 et a travaillé dans plusieurs autres ateliers de l'usine. Toujours OS, il est actuellement au contrôle. Il lui arrive d'aller rendre visite à ses anciens camarades; mais les relations avec eux se sont beaucoup distendues.

lombalgies); il a dû être opéré à plusieurs reprises, le plus souvent en urgence. Aussi, une grande partie de l'entretien tourne directement autour de la question des postes de travail en général et plus particulièrement de la manière dont il les a obtenus, des *jalousies* qu'ils ont suscitées et de la manière dont Driss a dû se défendre contre les accusations de certains ouvriers. Sa situation d'immigré, de Marocain – les Marocains sont avec les Turcs, les plus nombreux des immigrés de l'usine – n'est pas seulement en cause car ce sont toutes les transformations de la structure professionnelle et hiérarchique qui sont en jeu.

Driss: [...] Y a quinze ans, c'était pas pareil... Tu remontais une voiture [le long de la chaîne], tu gagnais un petit peu de temps, on te payait un coup à boire. C'est pas pareil maintenant... mais tu sais ça, pareil que moi, Christian, celui que tu connais pas, aujourd'hui vraiment, vraiment, faut pas lui faire confiance... On peut pas faire confiance à n'importe qui. T'as toujours eu des gars qui te disent bonjour, bonjour, mais maintenant même les gars qui travaillent avec toi, que tu connais pas, souvent ils sont jaloux (*dit avec beaucoup de force*), jaloux de ma place, de la place que j'ai maintenant...

Christian, *en riant*: Tu as une bonne place, toi maintenant!

Driss: Mais moi je dis, celui qui a travaillé avec moi pendant vingt-cinq ans à la chaîne; lui il peut discuter, mais eux, ils sont là depuis quatre ou cinq ans... (*à Christian*) On a travaillé dur, hein? On n'a pas travaillé dur?

Christian, *en riant*: Si, très dur! On a bien rigolé aussi...

La question du racisme en entreprise pourrait être largement définie comme celle des *jalousies*, des luttes autour des postes. On voit tout ce qui est en jeu dans ces premiers échanges: la question de la *place*⁵ et de la *confiance* entre copains de travail (le « doubleur » d'abord), de l'ambiance et de sa dégradation, du fait notamment de la présence des jeunes. Driss décrit la pression qui pèse sur tous, la manière dont les jeunes (qui sont presque tous d'anciens intérimaires recrutés en 1989-1990) sont poussés par toute la logique de la situation à entrer dans le jeu de la direction. Les enjeux autour des postes de travail dans les ateliers de montage – promotion des uns vers un poste hors-chaîne, maintien des autres sur des postes en chaîne qui peuvent être plus ou moins durs, l'affectation aux postes faisant l'objet de toutes les attentions et de nombreux commentaires – sont devenus si importants pour les ouvriers qui s'épuisent en chaîne, que tous les moyens semblent devenir bons pour y échapper. Pour les vieux OS, c'est souvent une question de vie ou de mort. Driss évoque ainsi les conditions dans lesquelles,

5. Voir M. Pialoux, « L'ouvrière et le chef d'équipe ou comment parler du travail? », *Travail et Emploi*, n° 62, janvier 1995.

après de nombreuses démarches et de nombreux arrêts maladies, il a réussi à quitter les carrousels de garniture :

« Ils avaient reçu une lettre comme quoi j'avais été opéré du ventre. Là, ils savaient bien que si je faisais un effort, ça se déchirerait. Alors ils m'ont changé. Ils m'ont mis au déchargement des sièges. Ça a duré deux ans. Mais au bout d'un moment, j'ai dit "ça va pas !" J'ai dit "je suis en accident de travail, mais je veux pas m'arrêter [...] Je veux travailler, mais faites quelque chose pour moi. Moi j'ai fait quelque chose pour vous [c'est-à-dire « j'ai toujours été un bon ouvrier »], vous faites quelque chose pour moi." Et j'ai montré les feuilles, comme quoi j'avais un mois d'arrêt [de travail pour raison médicale] et que j'avais pas arrêté, que j'avais continué à travailler sans prendre mon congé [...] alors un jour, le contremaître m'a appelé et m'a dit : "je te propose un poste", "lequel ?" "le poste au-dessus". J'ai dit : "D'accord, à certaines conditions. Première condition : je vais essayer. Si ça me plaît pour moi, je vais pas dire non. Deuxième condition, des sous et des points [de classification]. Si vous me donnez ça, je veux bien prendre ce poste. C'est pas moi qui ai demandé [ce poste]. »

Cet extrait fait entrevoir ce que sont les relations entre ouvriers et agents de maîtrise : les changements de poste donnent lieu à des négociations qui s'accomplissent sur fond d'aperception des rapports de forces. Mais on voit aussi à quel point ce récit est tiraillé entre deux exigences contradictoires qui reflètent la manière dont son auteur est, face à Christian, placé dans l'embarras. D'une part, il prête à l'accusation de « fayotage », il l'avoue même au détour d'une phrase : arrêté pour maladie, il est venu à plusieurs reprises travailler à l'usine pour être bien vu des chefs ; et il attend qu'on lui en soit reconnaissant. D'autre part, il veut montrer à Christian (proche du pôle syndical) qu'il ne se laisse pas impressionner par les chefs, qu'il garde son franc-parler vis-à-vis d'eux et qu'il n'a pas basculé dans le camp des « fayots ». Par la suite, à plusieurs reprises, il va railler les vieux Arabes qui sont terrorisés à l'idée de perdre leur prime de chaîne, qui « s'aplatissent » totalement devant les chefs. En même temps, il ne cesse pas de faire apparaître qu'il est soucieux de se ménager la faveur des chefs.

Les « plaisanteries » à l'égard des immigrés : chahutages ou insultes ?

Au début de l'entretien, Christian et Driss vont échanger de nombreuses plaisanteries. Driss n'a pas vraiment pris conscience que ses propos sont enregistrés. Peu après le début de l'entretien, Driss et Christian parlent du nouveau

chef d'atelier, de la venue de jeunes «BTS» (unaniment détestés) puis d'un ancien chef d'équipe, Robert.

Christian: Il était gentil d'ailleurs... c'était un brave mec...

Driss, *fait comprendre par sa mimique, sans d'abord oser contredire, qu'il ne partage pas son avis, puis il ajoute, s'enhardissant*: enfin question de gentillesse... il était contre moi. Il est parti en retraite maintenant, de temps en temps je le revois...

Christian: T'avais quand même pas de si mauvaises relations avec lui?

Driss: Il le dit pas franchement en face de moi mais il dit devant les gens pour les faire calmer... il dit: "Les Arabes, j'aime pas!" Bon, moi ça rentre ici, ça sort par l'autre côté... Je me mets pas en colère, non, non! Je lui dis: "T'as raison, tu m'aimes pas, si tu m'aimes pas, moi je t'aime..." (*dit à la fois sur un ton ironique et apaisant*). C'est tout, il n'y a pas trente-six solutions (*silence*). Mais au fond, le Robert, il est bien, il est gentil...

Christian: Oui, c'est un brave type...

Driss: Parce qu'après, une demi-heure ou vingt minutes plus tard, il vient, il me chope et il me dit: "Moi, j'ai pas dit ça de bon cœur, j'ai dit ça, c'est juste pour..."

– *C'est parce qu'il y avait les autres [ouvriers]...*

Driss: Voilà, c'est pour ça, c'est les autres...

– *Quand même ça doit être dur, d'entendre tous ces mots...*

Driss: Le Robert, il me dit: "Si je dis ça les autres vont se mettre en colère après moi". Et moi je lui ai dit: "Tu peux dire n'importe quoi, surtout avec moi". (*Il se reprend un peu*) Les autres Arabes, quand même, ils me disent: "Pourquoi tu ne dis rien?" Je leur dis: "Qu'est ce que je vais lui dire, à lui?"

Christian: Voilà! Ils savent pas bien, ils connaissent pas le système [des plaisanteries] comme nous, en garniture...

Driss: Alors quelqu'un qui te dit un mot... Il faudrait se bagarrer? l'insulter? Pourquoi? Il faut réfléchir, pour savoir comment c'est dit. Est-ce qu'il t'a dit ça pour rigoler, pour te faire marcher? Ou est-ce qu'il te l'a dit pour te faire du mal? Il y a plusieurs choses...

– *C'est un problème de contexte, quoi!*

Driss: Voilà! Y a des copains arabes qui comprennent pas! Il m'a dit ça... alors faudrait aller faire la bagarre? Non, il faut réagir mais il ne faut pas le prendre trop au sérieux. Ça dépend du gars qui le dit... ça dépend... le gars il peut le dire... (*réfléchissant*). De toute manière, tu le vois à son regard s'il le dit avec de la méchanceté dans le cœur ou pour te faire marcher... Y a un gars, je le connais depuis vingt ans, on rentre au café, là il me cherche, mais il dit: c'est pour te chercher, il te dit pas pour te faire mal... Toi tu dis: "Laisse tomber". C'est tout... il te dit deux mots, trois mots, tu fais pas attention.

Christian, *poursuivant son idée*: Parce que ça, c'est le chahutage de garniture... j'y reviens régulièrement en garniture pendant un moment, j'allais chercher ma fiche de paye tous les

mois. On se rencontrait, il y avait d'autres copains qui étaient différents que je connaissais pas, on continuait nos chahutages normaux avec les vieux copains et les autres, là, ils nous regardaient effarés.»

Cet extrait d'entretien peut aider à comprendre comment fonctionne l'injure raciste dans la vie de tous les jours de l'atelier et la manière dont elle peut être à la fois « encaissée » et minimisée par ceux qui la subissent. Il faut d'ailleurs insister sur le fait que les récits et anecdotes, au cours de cet entretien, sont pris dans un jeu perpétuel de plaisanteries. L'extrait fait en même temps bien sentir l'ampleur du décalage qui existe entre Christian et Driss. En dépit des apparences, ils ne sont pas sur la même longueur d'ondes. Avec toute sa bonne volonté, Christian perçoit mal l'agression que subit Driss. Celui-ci a été sensible à l'intonation haineuse qu'il a bien perçue dans certains propos de Robert, le vieux chef d'équipe. Et il la rapproche de nombreuses autres avanies et marques d'hostilité comme la suite de l'entretien le montrera. Christian, lui, juge et interprète les plaisanteries racistes d'aujourd'hui à l'aune du passé. Tout se passe comme s'il ne voulait pas entendre ce que dit son copain de cette hostilité à tonalité raciste qu'il subit souvent. Christian, l'ancien délégué de garniture qui, en son temps, ne laissait jamais rien passer qui pût apparaître comme une forme de racisme, serait trop heureux de ramener tout ce qui se passe aujourd'hui à la dimension d'un *chahutage d'atelier* qui aurait dépassé les bornes. Tout se passe comme s'il ne pouvait pas ou ne voulait pas voir à quel point les choses ont changé depuis le début des années quatre-vingt, à quel point les plaisanteries en matière de différence nationale ont pu changer de sens, se charger d'une intention de plus en plus malveillante. Il tend systématiquement à minimiser la violence de ces plaisanteries, à les réintégrer dans le jeu traditionnel des plaisanteries d'atelier, comme pour retrouver l'atmosphère enchantée d'autrefois: du temps où les « Arabes » de l'atelier, encore jeunes, « cassaient la croûte » (et buvaient du vin) en compagnie des autres ouvriers, pouvaient plaisanter avec les délégués sur la religion, et où les clivages se présentaient avant tout comme *politiques*.

En effet, à cette époque, les militants politiques exerçaient une sorte de pression morale face à de vieux agents de maîtrise qui tenaient des propos violemment et ouvertement racistes. Ils empêchaient bien souvent que le

conflit ne dégénère. Les expressions violentes, délibérées du racisme étaient censurées. Ce dont Christian prend peut-être mal la mesure ici, c'est de la forme nouvelle de violence que subit Driss, comme les autres immigrés de l'usine, dans le courant de la vie ordinaire, au fur et à mesure que s'aggravent les rapports avec les Français et aussi que s'approfondit le fossé entre « jeunes » et « vieux »⁶. Les « jeunes » peuvent envier les « vieux » pour les petits avantages qu'ils obtiennent auprès des chefs. Driss parle, à un moment de l'entretien, des bons rapports qu'il a actuellement avec les agents de maîtrise de son secteur (des « vieux ») et de la jalousie que cela suscite chez les autres et particulièrement chez les jeunes.

Driss: Les autres, ils demandent pourquoi on se dit ces mots pour plaisanter, lui et moi... Il y en a un, un Alsacien (*dit avec un peu de mépris*) un certain moniteur, un petit con de moniteur, qui se demande ça. Un jour, il m'a chopé, je ne sais pas d'où il était [de quel atelier il était] et il me dit: "je veux te dire quelque chose, je veux te dire quelque chose", il me regarde en face, il me dit: "t'es un fayot!" Je lui dis: "pourquoi tu me dis ça à moi?... Je travaille au 4^e et toi au 2^e et puis t'es pas mon chef." Il me dit: "Toi tu dînes avec lui [le chef d'équipe]... tu parles avec lui, tu échanges des mots avec lui, nous on peut pas lui parler". Je réponds: "C'est ça, toi, tu ne peux pas lui parler, moi je peux lui dire ce que je pense et lui, il me dit ce qu'il pense, toi tu ne peux pas parce que tu as peur de lui, moi j'ai pas peur [...]. Même à moi il m'a demandé des babouches, je les ai amenées, je vais pas dire que je les ai pas amenées... il m'avait demandé que je lui amène des babouches en cuir... mais il me les a payées". »

On entrevoit, à travers ces propos centrés sur l'insulte, ce qu'est la fragilité de l'équilibre symbolique dans ce type d'atelier et la manière dont il est en train de se détériorer. Driss n'a pas été insulté en tant qu'Arabe mais en tant que *fayot*. Et par un moniteur, c'est-à-dire quelqu'un qui, lui-même, est soupçonné d'être de connivence avec les chefs. Si l'insulte est violemment ressentie par Driss, c'est qu'elle le touche dans son *honneur* d'ouvrier. Le fayot c'est celui qui « lèche les bottes du chef » pour avoir une *bonne place* ou une moins mauvaise place, pour se faire « bien voir ». L'insulte avait sa pleine force dans un autre état du système des relations sociales dans les ateliers lorsque prévalait clairement l'opposition copains/fayots: les fayots ne pouvaient pas être des copains, les copains ne pouvaient pas être fayots. Aujourd'hui le système des oppositions qui se structurait autour de ce clivage est profondément remis en cause. La charge insultante du terme « fayot » n'a guère

6. Schématiquement, les « vieux » apparaissent tendanciellement aux « jeunes » comme des « incultes », des obstacles à l'accession à la « modernité », porteurs d'une « mauvaise mentalité », arc-boutés sur des pratiques de résistance, refusant souvent de s'impliquer au travail, « picolant » parfois.

Le dérèglement du système des plaisanteries, expression de l'anomie de la vie sociale des ateliers

L'étude de la manière dont les plaisanteries au travail, notamment à connotation raciste, ont changé dans le temps et dont elles sont vraiment dites ou seulement suggérées est particulièrement pertinente pour rendre compte de la déstabilisation et de l'aigrissement des rapports sociaux dans les ateliers. Rappelons toutefois que les échanges de plaisanterie – entre soi, avec les chefs – peuvent être considérés comme des indicateurs de familiarité. Une certaine forme d'ethnocentrisme de classe, jamais très éloignée en ce domaine d'un racisme de classe, est fondée sur l'incompréhension de ce que sont les rapports de familiarité en milieu populaire, la place que tient la plaisanterie, la manière dont s'organisent les classifications indigènes. Les mots les plus forts, les plus violents ne sont pas l'expression des plus forts antagonismes. Dans l'usage des mots neutres, il peut y avoir une volonté blessante. Tout est ici dans la *manière de dire*.

Le type de relations sociales qui sont mises en œuvre dans ces échanges correspond assez bien à la notion de « relation à plaisanterie » telle qu'elle est définie par Radcliffe-Brown: « Ce qu'on désigne sous le terme de "relation à plaisanterie" est une relation entre deux personnes où l'une des deux, par habitude, a la permission et, dans certaines circonstances, le devoir de taquiner l'autre ou de s'amuser à ses dépens. Et en retour, cette dernière ne doit pas s'en montrer offensée. Il s'agit d'une combinaison particulière d'amitié et de rivalité. Le comportement est tel que, dans tout autre contexte social, il exprimerait et ferait naître l'hostilité: mais ici, il n'est pas sérieux et ne doit pas être pris au sérieux. En d'autres termes, il s'agit d'une relation d'irrespect permis. » (Voir. A. Radcliffe-Brown, *Structure et fonctions dans la société primitive*, Éd. de Minuit, 1968, p. 169).

C'est en comparant systématiquement deux types de rapports entre Français et immigrés à des périodes différentes de la vie de l'usine de Sochaux, – les années 1960-1970 (ateliers d'OS tayloriens) et les années 1986-1997 (réorganisation des ateliers de montage dans la logique des flux tendus) – que nous avons mesuré à quel point le système de plaisanteries d'atelier^a, notamment celles qui concernent les immigrés, a changé de sens.

Le système de plaisanteries qui avait cours dans les ateliers demeurés rigide ment tayloriens, était fondé pour une large part sur la reconnaissance et l'acceptation des différences qu'on tournait en dérision. Ces plaisanteries visaient autant les provinciaux – les Ch'timis, les Marseillais, les Bretons (leur accent, leurs manières de se conduire, de boire, etc.) – les jeunes et les femmes que les immigrés, notamment les Arabes ou les Turcs moqués pour leurs manières d'être et les signes les plus visibles de leur étrangeté (chéchia, burnous, djellaba, babouches). Les immigrés partageaient, avec d'autres, leur condition d'objet de plaisanterie. D'ailleurs, au fil des ans, après une période d'acclimatation et grâce à leur meilleure maîtrise de la langue et des codes de conduites, nombre d'entre eux avaient appris à répliquer, à entrer ainsi, certes plus timidement et avec moins d'assurance que les offenseurs naturels (les ouvriers inscrits dans une tradition ouvrière depuis longtemps), dans le jeu interactif de la relation à plaisanterie qui fonctionnait comme un des modes de socialisation à la culture d'atelier^b. Les plaisanteries vis-à-vis des immigrés étaient surtout l'expression d'un groupe à peu près intégré qui possédait des valeurs communes. Ce qui, bien sûr, n'a pas empêché, notamment au moment de la guerre d'Algérie et dans les années qui ont suivi ou au moment de l'arrivée massive des immigrés après 68, l'existence d'une rivalité entre ouvriers français et immigrés et l'expression d'une xénophobie^c. Mais, à cette époque, le groupe ouvrier avait une certaine force sociale et la violence vis-à-vis des immigrés à l'usine était maîtrisée, canalisée, grâce en particulier au travail politique mené par les délégués ouvriers. Il y avait à Sochaux, dans les années soixante-soixante-dix, des « grandes figures » syndicales (parmi les responsables de la CGT ou de la CFDT) qui, directement issues de l'immigration italienne ou espagnole des années trente, ont toujours cherché à marquer leur solidarité avec les immigrés.

Dans les années soixante-dix-quatre-vingt, les immigrés recrutés après 68 ont vieilli, fait venir leurs familles et se sont installés dans les quartiers HLM. À l'usine, quelques-uns d'entre eux sont devenus « délégués » (à la CGT, à la CFDT) au début des années quatre-vingt et une grande majorité d'entre eux a participé à la grève des OS de carrosserie de 1989: l'intégration par le travail s'est faite malgré tout. Mais la guerre du Golfe a constitué une cassure nette (que l'on ne mesure pas assez) dans les relations entre Français et immigrés: la tension a été très forte à l'usine où les « Arabes » en ont beaucoup entendu, ont laissé faire et dire mais ne parvenaient pas par la suite à oublier^d. Les immigrés maghrébins se sont vus accuser, y compris par des « copains » français, de « soutenir Saddam » et donc de participer à d'autres solidarités, extérieures au territoire national. Au cours des années quatre-vingt-dix, les deux groupes – Français (et anciens immigrés européens) et « Arabes » – sont séparés à l'usine: ils restent entre eux lors des pauses et des repas, s'évitent mutuellement.

Aujourd'hui les plaisanteries au travail qui visent les Arabes sont très différentes de celles qui visaient les Ch'timis ou les Marseillais: elles sont de plus en plus franchement agressives, insultantes et parfois haineuses^e. Les multiples formes de solidarité au travail entre ouvriers de montage d'un même secteur tendent à disparaître: « On ne se fait plus confiance », ne cessent de nous dire, sur un ton las et désabusé, les différents ouvriers que nous rencontrons depuis le début des années quatre-vingt-dix. La plaisanterie prend de plus en plus la forme de la remarque désobligeante, délibérément offensante de la part des « Français » (ou des « Européens », notamment Portugais): elle se fait toujours à l'encontre des Arabes ou des Turcs^f. La « relation à plaisanterie » traditionnelle se limite désormais aux rapports entre certains « anciens » – vieux Français et vieux Arabes – et se retrouve en quelque sorte cantonnée à la mouvance des ouvriers proches du pôle syndical. Son substrat social s'est effrité: les ouvriers d'un même secteur forment de moins en moins un véritable groupe d'interconnaissance.

Le dérèglement du système de plaisanteries peut donc être considéré comme un symptôme du dérèglement des relations sociales. Au fur et à mesure que le temps passe, que les relations entre ouvriers de montage s'altèrent, que chaque sous-groupe de l'usine tend à ne plus voir que ses intérêts immédiats, une sorte de situation anomique s'établit. Il est évident que, pour la comprendre, il faut intégrer à l'analyse les transformations organisationnelles qui se déroulent au même moment dans l'atelier et qui contribuent à modifier radicalement le rapport que les ouvriers ont à leur travail et à leur avenir dans l'usine.

a. M. Pialoux, « Alcool et politique. Un atelier de carrosserie dans les années 1980 », *Genèses*, n° 8, 1993.

b. Insistons sur le fait que la plupart des immigrés étaient alors jeunes, « libres » – leurs familles n'étaient pas installées en France – et ils partageaient cette condition avec la plupart des autres ouvriers français.

c. Le rejet des immigrés ne date pas d'aujourd'hui. Voir Michelle Perrot, *Les Ouvriers en grève*; Gérard Noiriel, *Immigrés et prolétaires à Longwy (de 1988 à 1980)*; Jeanine Ponty (*Les Polonais, ces méconnus*).

d. Leurs enfants à l'école ont mené leur « guerre » à eux pour défendre la cause du peuple arabe. Ce qui s'est passé lors de ces années mériterait un long commentaire que nous ne pouvons pas développer ici.

e. Un ouvrier délégué CGT nous raconte, en juillet 1997, l'espèce de « joie malsaine » qu'éprouvent aujourd'hui certains ouvriers de l'usine en traitant les Arabes de « bougnoules »: « Il y a certaines habitudes qui ont été prises. Souvent j'entends un ouvrier blanc, enfin appelons-le comme ça, qui appelle l'ouvrier (*il cherche ses mots*) noir... enfin... basané, en lui disant: "Eh! bougnoule, t'as oublié de mettre telle pièce" mais pour tous les deux, le "noir" et le "blanc", ils prennent ça à la rigolade... – C'est une manière de plaisanter... – Voilà, mais le « blanc » il est heureux (*dit avec accentuation*) de pouvoir dire « bougnoule », sans risquer les foudres d'une direction qui, elle, maintenant est plus à cheval sur ces questions-là. La plupart des ouvriers sont heureux de pouvoir dire: « raton », bougnoule », « melon », etc. »

f. La conjoncture socio-politique a changé: le poids électoral au niveau national et local du FN et l'omniprésence du débat médiatique autour de l'immigration (autour des Arabes, pour parler clair) fait du groupe des immigrés une cible toute désignée des offenses.

perdu de sa force mais l'accord ne se fait plus sur la définition du fayot. Un ouvrier (en l'occurrence ici immigré) ayant des sympathies cégétistes peut se faire traiter de fayot et un «peugeotiste» peut se voir reconnaître des qualités de «bon copain». Le jeu est brouillé, des vieux ouvriers comme Driss s'y retrouvent, mais le ressentiment et les altercations qui en procèdent peuvent toujours resurgir sous des formes complexes...

Dans ce nouvel état des rapports sociaux dans l'atelier, la position de quelqu'un comme Driss est difficile et ambiguë. Souvent il apparaît pris entre deux feux, en butte à des accusations opposées. Si aux yeux de certains agents de maîtrise, il apparaît suspect d'avoir des amitiés cégétistes, il est soupçonné par d'autres ouvriers, non pas tant les vieux cégétistes que les jeunes embauchés qui veulent «monter», d'avoir des complaisances envers les chefs. La prudence dont il fait preuve en la matière lui est reprochée comme lâcheté. Ici encore, Driss peut se sentir menacé de divers côtés et doit donc se montrer très diplomate pour ne pas tomber sous le coup de ces deux chefs d'accusation opposés. L'intérêt de son récit est qu'il fait bien apparaître comment les vieux immigrés, inscrits depuis longtemps dans le système complexe des rapports de forces, sont en permanence contraints de *composer*. Soupçonnés des deux côtés – par les chefs et par les ouvriers – ils sont sans cesse sur le fil du rasoir, devant donner tour à tour des gages aux uns et aux autres et ménager les susceptibilités exacerbées des uns et des autres, comme s'ils ne pouvaient se permettre le moindre écart de conduite.

Promotion bloquée des parents et avenir scolaire incertain des enfants

Aujourd'hui, la majorité des ouvriers français de l'usine, et plus particulièrement les ouvriers non qualifiés, ont le sentiment d'être dans une impasse: le travail de montage exige toujours plus de qualités (rapidité d'exécution, endurance physique, aptitude au décodage rapide des fiches signalétiques, anticipation des dysfonctionnements et des pannes) pour un salaire qui tend relativement à s'abaisser, les voies de promotion se réduisent considérablement⁷, l'avenir est bloqué, les jeunes diplômés sont de plus en plus menaçants et méprisants. Trop souvent humiliés dans leur travail, trop

7. À Sochaux, la catégorie des anciens ouvriers professionnels tend à perdre de son poids tandis qu'émerge un groupe majoritaire indifférencié – les opérateurs – et les emplois intermédiaires entre ces ouvriers de base et les techniciens tendent à disparaître, si bien que l'écart grandit entre ces deux groupes et que les possibilités de promotion ouvrière dans l'usine se raréfient. Voir Armelle Gorgeu et René Mathieu, «Recrutement et production au plus juste. Les nouvelles usines d'équipement automobile», dossier n° 7 du *Centre d'études de l'emploi*, nouvelle série, 1995.

diminués pour se projeter dans l'avenir, certains d'entre eux sont tentés de se retourner contre les « Arabes » ou contre les « Turcs ». Cette hostilité aux immigrés – qui, dans certains cas, est la reviviscence de vieilles attitudes nées au moment de la guerre d'Algérie et longtemps censurées – peut aussi être, dans beaucoup d'autres cas, interprétée comme une réaction de détresse, de souffrance. Au moment où ils ont perdu leurs repères, où ils se sentent glisser sur une pente, la tentation de chercher des boucs émissaires, et de les prendre parmi ceux qui sont les plus proches, devient plus forte. Alors qu'autrefois la conviction existait, solidement ancrée chez les ouvriers de l'usine, que les trajectoires professionnelles des Français et des immigrés divergeraient un jour largement, aujourd'hui il est plus que probable qu'elles vont se ressembler. Cela engendre une sourde irritation. Dans un système de promotion grippé où ont disparu les possibilités pour les ouvriers de montage d'échapper (par le haut ou latéralement) aux postes les plus durs, les règles ne devraient plus être les mêmes : les Français devraient avancer plus vite que les étrangers et conserver ainsi leur avantage relatif de départ (lié au fait d'être un national). Les Français, jeunes ou vieux, et même si c'est pour des raisons différentes, n'admettent pas que les vieux Arabes, même malades, même usés, bénéficient d'un traitement de faveur ou de ce qui leur apparaît comme tel. La seule chose qui semble rester en propre aux ouvriers français, celle qu'on ne pourra jamais leur enlever et qui permet de maintenir un écart, c'est la nationalité française. Si le thème de la préférence nationale rencontre un tel écho auprès des classes populaires, c'est que sa mise en avant contribue à entretenir l'espoir qu'on ne sera pas ravalé au rang d'immigrés, en touchant les dividendes de sa nationalité.

8. L'entrée des familles ouvrières de la région dans la compétition scolaire, qui s'est effectuée de manière brutale, est source de multiples tensions. La plupart des familles ouvrières de la région, par leur histoire, n'y étaient pas préparées : le modèle social longtemps dominant, jusqu'à la fin des années soixante-dix, c'est-à-dire la fermeture du bureau d'embauche de l'usine de Sochaux, était celui d'ouvrier de père en fils (« à la Peugeot », si possible). Il a fallu aux parents, dans un laps de temps relativement court, se reconvertir mentalement, préparer vaille que vaille leurs enfants à la réussite scolaire. Voir S. Beaud, « L'école et le quartier. Des parents ouvriers désorientés », *Critiques Sociales*, n° 5-6, janvier 1994.

C'est dans ce contexte que prend tout son sens la question de l'avenir scolaire des enfants d'ouvriers. Les luttes autour de la scolarisation sont insensiblement devenues un enjeu central du rapport entre Français et immigrés. Le choix des études longues, c'est-à-dire le refus des études professionnelles, est apparu, jusqu'à ces dernières années, comme la voie du salut social pour les familles ouvrières⁸. L'enseignement professionnel a cessé d'être considéré comme une voie de *promotion scolaire* et sa dévalorisation a eu un coût social élevé pour les familles ouvrières de la région. Les parents ont

dû apprendre l'« autre » système scolaire – le collège et le lycée, les options, les filières, etc. – en tentant de définir des stratégies adaptées à cette nouvelle conjoncture. Ils ont surtout dû apprendre à se mouvoir dans un univers scolaire, obscur à leurs yeux et aux classements incertains. Dans la plupart des collèges classés en ZEP où les enfants de Maghrébins et de Turcs sont majoritaires, la question des « immigrés » est sans cesse posée : l'administration, accusée de minimiser les problèmes, ne déclare pas les résultats aux tests d'entrée en sixième, dissimule la part des enfants d'étrangers dans les effectifs⁹, euphémise le phénomène de la violence. Dans ce contexte, les parents ouvriers sont hantés par le problème du « niveau » du collège et de la valeur scolaire de leurs enfants. Tout entiers tournés vers le projet de réussite de leurs enfants, ils n'ont qu'une crainte : celle que leurs propres enfants ne soient retardés dans leur progression par ceux qu'on appelle les « traînants » (dont un bon nombre, morphologie sociale oblige, est composé d'enfants d'immigrés) ou les « perturbateurs », les « caïds », ceux qui « foutent la merde ». Les comportements de ces derniers alimentent les « faits divers » du collège (rackets de différents types, drogue, intervention régulière des gendarmes au collège pour venir y chercher les « délinquants »).

En même temps ce sont les « Maghrébins »¹⁰, moins les parents d'ailleurs que les frères et sœurs aînés, qui poussent le plus à la poursuite d'études en utilisant tous les moyens à leur disposition pour « faire passer » au lycée (général) : procédure d'appel des décisions du conseil de classe, pressions sur les « profs ». Ils sont perçus comme ayant directement contribué à l'établissement de la norme des études longues dans les familles du quartier, c'est-à-dire comme ayant fait entrer le cheval de Troie de la « modernité » scolaire dans le système d'aspirations des enfants d'ouvriers français. Ce nouveau système de normes tend à déstabiliser le réalisme scolaire des familles ouvrières françaises : aspiration à une formation professionnelle, pratique, scolarité brève débouchant sur une entrée rapide sur le marché du travail. Elles se voient forcées à s'aligner sur le modèle de la poursuite indéterminée d'études, adopté par la plupart des familles immigrées, et à envisager pour leurs enfants des projets scolaires souvent surévalués. Un certain *réalisme* des classes populaires est ainsi battu en brèche. Les problèmes

9. Alors que les parents de certains collèges de ZEP savent bien qu'il existe des classes composées uniquement d'enfants d'immigrés.

10. L'enquête statistique que nous avons réalisée auprès de 1 200 élèves de troisième (dont 350 enfants d'immigrés) du district urbain du Pays de Montbéliard montre clairement la différenciation des destins scolaires entre les Maghrébins (Algériens et Marocains) – qui sont ceux qui veulent éviter à tout prix le LEP – et les autres immigrés (Turcs, Portugais, etc.) qui y sont moins hostiles.

Stéphane Beaud
et Michel Pialoux
*Notes de recherche
sur les relations entre Français
et immigrés à l'usine
et dans le quartier*

de discipline et de violence à l'école, le développement de l'individualisme scolaire inhérent à la compétition scolaire et l'irréalisme de certaines familles arabes en matière d'orientation transforment celles-ci en boucs émissaires de la crise de l'école. Plus fondamentalement, la question de la présence des immigrés à l'école prend sens dans la configuration des diverses tentatives de sortie par le haut d'un groupe social – le groupe ouvrier – qui « s'enfonce ». La manière dont on parle des enfants d'immigrés doit d'abord être comprise comme un révélateur de l'angoisse scolaire, l'angoisse d'être ici aussi distancé par des *non-natives*, des personnes qui viennent de plus loin et qui, « logiquement », devraient rester « derrière » dans la compétition scolaire (comme à l'usine, en matière de points de qualification).

L'exaspération des tensions autour de l'éducation des enfants

L'adoption du modèle des études longues a transformé l'économie des rapports internes à la famille ouvrière : il a fallu apprendre à parler école, placer cette question au centre des conversations familiales, mettre en place un système de récompenses et de sanctions, parfois apprendre à sévir si cela ne marchait pas à l'école, bref apprendre le métier de parent d'élève. C'est dans ce contexte de fragilisation éthique, liée à cette nouvelle norme scolaire, des parents ouvriers (français) qu'il faut aussi poser la question de la concurrence Français/immigrés autour de

Illustration non autorisée à la diffusion

*Une famille d'immigrés marocains
se prépare au départ des vacances
« au pays » (juillet 1991).
Photo S. Beaud*

l'école. Dans les principaux quartiers d'habitat HLM de la région, nombre de petits conflits entre Français et immigrés se nouent souvent autour des modes d'éducation des enfants et adolescents. L'accusation la plus fréquente tourne autour du *nombre d'enfants* : on reproche aux immigrés de « faire trop d'enfants », de ne pas avoir appris à « se limiter ». Double accusation en fait : d'un côté, ils compromettent l'avenir de leurs enfants en refusant de concentrer l'investissement éducatif sur une descendance limitée et, de l'autre, cette stratégie n'est possible que grâce au système de protection sociale, celui-là même conquis (ou conservé) grâce aux luttes ouvrières des générations précédentes¹¹. L'accusation d'imprévoyance se nourrit ici du soupçon, sans cesse croissant au fur et à mesure que la crise de l'emploi s'intensifie, d'un détournement des fonds publics au détriment des « Français ». Ces pratiques de fécondité heurtent d'autant plus la sensibilité d'ouvriers français que la grande majorité de ceux-ci se sont convertis au malthusianisme. Les anecdotes ne manquent pas où des enquêtes nous citent, avec effarement, le cas de familles maghrébines dans lesquelles l'écart d'âge entre conjoints est grand (le mari a 50 ou 60 ans, la femme moins de 30) et où l'agrandissement de la taille de la famille apparaît sans limite.

Par la liberté accordée aux enfants, l'absence d'une stricte surveillance, par le flou des horaires, certaines familles nombreuses immigrées – constituées localement en « minorité du pire » (dont parle Norbert Elias) –

11. Cette accusation est à bien des égards comparable à la critique du « lapinisme » des classes populaires par les classes moyennes dans les années 1945-1965.

Illustration non autorisée à la diffusion

« Au bas des blocs ». Les enfants au premier plan et, au second, les mères assises sur la pelouse.
Photo S. Beaud

Stéphane Beaud
et Michel Pialoux
*Notes de recherche
sur les relations entre Français
et immigrés à l'usine
et dans le quartier*

incarnent le mode ancien d'éducation populaire avec lequel une fraction croissante des familles populaires (françaises mais aussi étrangères) a voulu rompre pour maximiser les chances de promotion de leurs enfants. Les «histoires» autour des enfants dans les quartiers HLM de la région sont structurées par l'opposition «enfants d'immigrés» (même s'il s'agit d'une minorité d'entre eux) et «enfants de Français». Les premiers sont accusés pêle-mêle de «traîner» tard la nuit, de faire du bruit, de parler «mal» aux adultes. Un reproche qui revient souvent, et qui vaut aussi accusation, est que nombre de «petits enfants des blocs» sont mal nourris, mal habillés, et ainsi font pauvres.

Pour nos interlocuteurs, ce n'est pas tant une question de revenus – la faiblesse des salaires des ouvriers immigrés est compensée par les prestations sociales, les «allocs» qui sont au cœur des conversations et de la rivalité Français/immigrés – que de répartition des dépenses et de priorités budgétaires. Les parents immigrés qui restent les plus attachés au pays d'origine (davantage les Marocains, d'immigration plus récente, que les Algériens) ont des comportements d'épargne forcée (pour financer les retours fréquents et coûteux au pays) qui les amènent à comprimer systématiquement les dépenses affectées aux enfants. Les dépenses d'éducation sont traitées comme des coûts variables qui fluctuent selon les priorités du moment tandis que les dépenses liées au pays d'origine et à l'entretien de la sociabilité de la famille élargie – perçues comme accessoires par les non-

Illustration non autorisée à la diffusion

*Des immigrés qui repeignent
leur voiture avant le départ
en Turquie (juillet 1991).
Photo S. Beaud*

immigrés – constituent, elles, des coûts fixes. Ce modèle de comportement de consommation est l'inverse de celui des ouvriers de la région (français et étrangers), acquis à la « modernité » du mode de vie et mettant au premier plan les dépenses *pour* les enfants.

Cette question de l'affectation de l'argent public apparaît de manière récurrente dans les discussions de la vie quotidienne qui évoquent les immigrés : une partie de « leur » argent est « notre » argent, issu de la redistribution fiscale. Ce qui donne aux familles françaises comme un droit de regard, un droit de commenter les choix budgétaires de ces familles immigrées « traditionnelles », finement repérés et disséqués par le voisinage. Ceux qui habitent la même cage d'escalier ou le même « bloc » connaissent dans le détail les composantes principales du mode de vie des voisins « immigrés ». Ainsi les dépenses de ceux-ci, jugées inutiles ou ostentatoires en fonction de la norme de consommation « française » (celle des familles ouvrières sert de norme locale de référence) sont vivement dénoncées¹² comme exprimant l'archaïsme des pratiques (« ils sont plus chez eux, depuis le temps qu'ils sont ici, ils pourraient faire un effort »). Ces arbitrages budgétaires font système et sont perçus comme effectués systématiquement au détriment des enfants et en faveur du pays d'origine, donc – si l'on suit la logique du raisonnement implicite d'ouvriers locaux – en défaveur du pays d'accueil et, à la limite, *contre* lui. Ce n'est donc pas un hasard s'ils ne cessent d'alimenter la chronique du commérage, et pour parler plus précisément du commérage négatif à l'encontre des « immigrés » dans leur ensemble : la *jalousie* est au cœur de ce processus. Au cœur des petits actes d'accusation instruits contre ce type d'immigrés par leurs « voisins » français, on trouve l'idée que ces parents immigrés sacrifient le bien-être et l'avenir de leurs enfants pour leur propre vanité d'immigrés qui font mine d'avoir réussi (lorsqu'ils rentrent au pays). Ce faisant ils ne se conduisent pas comme des « bons parents », suffisamment soucieux de leur progéniture. À ce titre, ils font l'objet d'une condamnation morale sans appel de la part des ouvriers – français comme immigrés – qui se sont engagés dans la voie de l'investissement éducatif pour leurs enfants. Ceux-ci ne cessent de reprocher à ceux-là d'hypothéquer l'avenir, de ne pas élargir pour eux, au maximum, le champ des possibles pour leurs enfants.

12. C'est notamment le cas des achats de nouveaux J7 (fourgon Peugeot), des cadeaux pour le retour au pays, et aussi des mois de congé sans solde pris pour y séjourner deux mois. Autant de dépenses coûteuses qui se feraient au détriment de l'investissement éducatif pour les enfants. Comme on l'entend souvent dire : « Pendant ce temps-là, les gosses se serrent la ceinture », « vous verrez jamais des enfants d'immigrés avec des vélos, tout est consacré à l'achat de la voiture pour le retour », etc.

Des «jeunes immigrés» comme groupe repoussoir

La concurrence sur le marché externe du travail est devenue très forte entre jeunes «prétendants» à la vie active. Elle est particulièrement accentuée pour les non-diplômés : dans les nouvelles PME sous-traitantes créées aux environs du Centre de production de Sochaux, un poste d'ouvrier de base (opérateur, payé au Smic, travail d'OS de chaîne) suscite en moyenne plus de cinquante candidatures. L'obtention du poste passe par une série de tests psycho-techniques. Les enfants d'immigrés ne sont pas à proprement parler écartés, ils sont simplement recrutés au compte-gouttes, dans ces entreprises comme à l'usine de Sochaux d'ailleurs¹³. L'argument sans cesse invoqué pour justifier la réticence à embaucher les «beurs» (ou même à les prendre en stage de bac professionnel ou de BTS) est qu'il s'agit d'«éviter les problèmes avec les autres ouvriers». De fait, la présence d'enfants d'immigrés a de fortes chances d'être perçue par les «Français» comme un (nouveau) passe-droit en faveur des «immigrés». Elle est, à leurs yeux, la preuve d'une sorte de discrimination positive – non dite – qui «avantage» les «immigrés» à leurs dépens («ce sont nos enfants qui restent sur le carreau»). Cette discrimination à l'embauche, difficile à mesurer et à établir, contraint les enfants d'immigrés à se rabattre sur les institutions publiques d'emploi pour obtenir un «stage» (rémunéré, 2000 F). Les obstacles à l'embauche des enfants d'immigrés conduisent naturellement à leur surreprésentation dans les structures aidées du marché de l'emploi¹⁴. Relégués dans ces lieux conçus pour accueillir les perdants de la course à l'emploi, ils s'y font «remarquer» par leur ironie désabusée ou par leur violence verbale. Il est frappant qu'ils n'y viennent jamais avec leurs parents alors qu'il n'est pas rare de voir des jeunes français(es) venir avec leur mère ou leur père, ou encore, avec les deux. Plus les enfants d'immigrés sont touchés par le chômage¹⁵, plus leur visibilité est grande dans ce type d'institution et plus la rumeur s'amplifie selon laquelle «il y en a que pour les Arabes». D'un côté, les travailleurs sociaux «se bagarrent» pour les faire accepter dans des stages, pour leur redonner confiance ; de l'autre, ces efforts spécialement faits pour ces jeunes (particulièrement victimes) se retournent contre eux dans l'opinion qui y voit une forme de préférence en faveur des «immigrés».

Parce qu'ils sont durablement exclus d'un marché du travail peu qualifié, ces « jeunes immigrés » fuient la région ou se reportent sur les rares niches du marché du travail (entreprise « ethnique », mission locale). D'autres « glandent » ou se mettent à vivre de petits trafics. Ces jeunes-là constituent la « minorité du pire » à laquelle tous les autres enfants d'immigrés tendent à être assimilés par les « Français » de la région. En retour, le sentiment de ne pouvoir presque plus rien espérer en termes de « boulot » et la fermeture dramatique de l'avenir avivent considérablement le ressentiment « déjà là », expliquant la *radicalisation* des attitudes et des comportements de ces « jeunes immigrés ». Celle-ci se traduit par une espèce de spirale incontrôlable qui transforme la violence subie en permanence – violence économique, violence de la pauvreté matérielle, violence du « racisme » – en une violence retournée, parfois contre soi et souvent contre les « autres », ces « Français » tous voués aux gémonies.

Le cas de ces « jeunes stagiaires à vie » est source de nombreuses tensions au sein des familles ouvrières qui jouent, autant que possible, leur rôle de protection rapprochée, dernier filet de sécurité pour les enfants en attente d'insertion. Il semble toutefois que, dans beaucoup de familles maghrébines du quartier, il n'y ait pas de limite d'âge au prolongement du séjour à la maison des « aînés » au chômage¹⁶ alors que, dans les autres familles, la cohabitation indéfinie entre parents et enfants est plus difficile ou inconcevable : les parents, notamment les pères, supportent beaucoup plus difficilement le maintien au domicile, sous le même toit, de leurs enfants chômeurs ou stagiaires à un âge (24-25 ans ou plus) où eux-mêmes étaient depuis longtemps installés dans la vie, déjà « à leurs croûtes »¹⁷. Dans le cadre de cette opposition *idéal-typique* ici esquissée des familles françaises/immigrées, l'appartenance à la famille immigrée semble offrir une plus grande protection face à la précarité et à l'« exclusion »

Ce qui avive le plus sûrement le « racisme » des ouvriers français, c'est la menace que font peser ces jeunes « en échec »¹⁸ sur leurs propres enfants. Ce sont surtout les garçons qui symbolisent le laisser-aller éducatif. Dans les quartiers populaires, ils ont une forte visibilité sociale : temps libre et manque d'argent se conjuguent pour qu'ils vivent une grande partie de leur temps dans

13. Lorsque l'on demande à un délégué CGT de l'usine de Sochaux s'il y a des enfants d'immigrés dans les nouveaux ateliers de montage (Habillage-Caisses), il répond : « Si, y en a un ! (rires). Je dois avoir (il hésite...) 175 personnes dans mon secteur. Je crois qu'il y a un enfant d'immigré qui a été embauché depuis l'année dernière. »

14. On les voit nombreux à l'ANPE ou à la Mission locale de l'emploi : ils y viennent en groupe, à deux ou trois, « affronter » les conseillers et négocier des stages. Voir S. Beaud, « Stage ou formation ? Les enjeux d'un malentendu. Notes ethnographiques sur une Mission locale de l'emploi », *Travail et Emploi*, n° 67, 1996.

15. Les chiffres ne sont pas disponibles mais, d'après nos comptages d'observation, ils composent au moins 50 % du public de la mission locale.

16. Les parents manifestent une grande mansuétude à leur égard et se montrent toujours prêts à leur trouver des circonstances atténuantes (« c'est la faute de la région, du chômage, du racisme »).

17. Nombre d'entre eux manifestent toujours, à l'égard de leurs fils « encaimés » à la maison, un certain agacement, sinon un violent rejet. Même si ces « vieux » ouvriers connaissent bien la réalité du marché du travail et la différence des conditions d'entrée dans la vie active entre leur génération et celle de leur fils, ils ne peuvent pas s'empêcher d'y trouver à redire, suspectant le fils de ne pas « chercher » assez bien, assez assidûment, assez sérieusement, etc.

18. Dont une majorité, dans la région de Sochaux, est composée d'enfants d'immigrés...

l'espace public, libre d'accès, gratuit : places, centres commerciaux, rue piétonne de la « grande » ville, bibliothèque municipale, bus si bien qu'« on ne voit qu'eux » dans le quartier et dans la ville. Ces « jeunes immigrés » ne peuvent être perçus que comme une menace pour toutes les familles ouvrières respectables (françaises comme étrangères) du quartier et pour leurs enfants : parfois menace physique (racket ou bagarre dans les collèges ou lycées, accrochages en bas des cages d'escalier, provocations diverses vis-à-vis des « roumis », etc.) et menace sociale surtout (rôle de « perturbateurs » dans les classes, ou plus grave, installation durable sur le marché de la drogue pour certains d'entre eux). Parce qu'ils représentent un modèle possible d'identification pour les enfants – notamment ces « dealers » qui gagnent, jeunes, de l'argent « facilement », qui « roulent en BMW » sans avoir jamais travaillé – ils font peser sur les autres enfants¹⁹ et sur leurs familles le plus gros des risques, celui qui consiste à faire capoter la stratégie d'ascension par l'école, brisant net les rêves de promotion sociale nourris par les parents. À ce titre ils constituent un point de fixation, sont au centre des conversations. Le commérage local se nourrit quotidiennement des faits et gestes des membres les plus turbulents de cette minorité : menus larcins, petites affaires de drogue, « casses » ou trafics plus importants²⁰. La presse locale, qui rend compte régulièrement de ce rituel des « affaires locales », est toujours abondamment commentée : les noms (arabes) des auteurs de faits divers sont mentionnés, la délinquance des « étrangers » (c'est-à-dire des enfants d'étrangers) n'est pas un mythe, il ne fait pas bon la contester ; seuls ceux qui ne vivent pas au jour le jour ce phénomène peuvent se permettre de le minimiser ou de le nier : « ça, on le voit tous les jours », « c'est malheureux mais on peut pas dire le contraire », etc. Cette petite délinquance alimente continûment le sentiment d'exaspération des familles ouvrières françaises à l'égard « des immigrés » qui peut se transformer, en fonction d'un certain nombre de paramètres, en des manifestations de racisme ordinaire...

19. Y compris, bien sûr, des enfants d'immigrés qui réussissent à l'école, qui sont « bien intégrés »....

20. Un jour, ils ont « encore fracturé la porte du supermarché pour piquer des boissons alcoolisées », un autre jour ont « de nouveau attaqué la gendarmerie », sans oublier tous ceux qui, « à peine entrés en prison en sont déjà sortis », etc.

* *

*

Loin de devoir être autonomisé, le « racisme dans l'entreprise » nous apparaît plutôt comme une des formes complexes par lesquelles s'exprime la *dévalorisa-*

tion d'ensemble du groupe ouvrier (même s'il faut différencier fortement entre ouvriers qualifiés et non qualifiés, diplômés et non diplômés): à la fois dévalorisation matérielle (stagnation des salaires, durcissement des conditions de travail, incertitude croissante vis-à-vis de l'avenir des parents et de leurs enfants) et dévalorisation symbolique (crise de la représentation politique ouvrière qui exaltait la force du groupe, affaiblissement des résistances collectives, abandon des espoirs d'un « progrès », etc.). Le « problème de l'immigration » ou celui du « racisme ouvrier » n'existe pas en soi, il est en quelque sorte surdéterminé par la question de la fermeture de l'avenir du groupe ouvrier, la fin des espoirs de promotion professionnelle ou sociale de la plupart des ouvriers « français » et l'obscurcissement de l'avenir de leurs enfants. Comme l'a bien montré Élias, les tensions les plus fortes entre groupes se renforcent lorsque la distance sociale entre les groupes établis et les *outsiders* se réduit²¹.

21. Norbert Elias, « Notes sur les juifs » in *Norbert Elias par lui-même*, Paris, Presses Pocket, Agora, p. 152.